

Zeitschrift:	Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band:	34 (1966)
Heft:	9
Artikel:	Les liaisons équivoques
Autor:	Gérard, R.
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-569592

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les liaisons équivoques

par R. Gérard.

«Les femmes sont un excellent moyen pour atteindre le paradis ... où il n'y a pas de femme»
(Proverbe probablement chinois).

«Chevalier ! Quelle heureuse surprise ! Je n'osais en croire mon ouïe quand on vous a annoncé. Soyez le bienvenu sur mes terres, mais assurez-moi d'abord qu'aucun mauvais vent ne vous a chassé de cette Cour dont vous êtes un des ornements et où vous tournez tant de têtes. Vous voici à vingt lieues du monde civilisé, honorant mon ermitage et me faisant découvrir combien il est indigne de vous recevoir. Etes-vous sur le chemin de l'exil ou d'une mission diplomatique ? La diversité de vos talents me fait craindre l'un autant qu'espérer l'autre».

«Peste ! Marquis. Je vous réponds d'abord sur la prétendue indignité de votre retraite. Elle me fait comprendre que depuis six mois vous soyez devenu ermite, réduisant ainsi Paris et la cour à la médiocrité. Cette terrasse sur le parc, ces jets d'eau, l'ameublement de ces salons me donnent envie de faire pénitence en votre désert. Et c'est d'ailleurs la raison de ma visite. Je ne suis ni en exil ni en mission, je suis trop sage pour avoir séduit la maîtresse du Prince (lequel s'en moquerait) et trop fou pour mériter qu'on m'intéressât aux affaires de l'Etat. J'ai seulement fui l'ennui de la vie quotidienne, les intrigues, les soupers, les créanciers et la poussière des rues. J'ai eu envie d'air pur, d'une campagne qui soit moins peuplée que Sceaux ou Versailles, j'ai pensé à vous, si discrètement retiré de tous ces embarras, à votre sagesse, à notre amitié enfin, sans plus réfléchir j'ai sauté dans mon carrosse et me voici, vous priant de m'accorder l'hospitalité que l'on ne refuse pas au voyageur fourbu par quelques années d'existence stupide et huit heures de route mal pavée».

«Mon cher ami, je vous soupçonne de ne pas tout me dire. Cette soudaine résolution et cet amour nouveau pour la vie bucolique vous font un joli déguisement sous lequel je vois pointer le nez rose d'une intrigue amoureuse. Mais vous me conterez cela quand il vous plaira et s'il vous plaît. Vous savez sort bien que ma maison est la vôtre. Depuis notre première rencontre dans une embrasure de fenêtre où nous avions fui l'un et l'autre l'importunité d'une maîtresse, depuis cette nuit où nous nous découvrîmes si semblables malgré votre charme léger et mon incurable mélancolie, vous savez que je vous considère comme un frère et, mieux que cela, si le mot n'était galvaudé je dirais comme un ami».

«Mon cher Marquis, cette légèreté sur laquelle je suis d'accord, sinon sur le charme, ne m'empêche pas d'éprouver pour vous la même fraternelle tendresse. Je vous en donne la preuve en accourant vers vous pour vous demander aide. Une autre preuve sera de vous confier la vérité. Oui, mon cher, et vous me connaissez bien, c'est une intrigue amoureuse qui m'amène ici dans le but de rencontrer l'objet de ma flamme, lequel séjourne en ces parages».

«Traître, qui pensiez me faire accroire n'être venu que pour partager ma solitude. Vous ne vous ferez pardonner cela qu'en me contant le détail de l'histoire».

« Certes, Marquis, je veux tout vous dire, et d'ailleurs, j'en meurs d'envie, mais croyez d'abord que la joie de vous retrouver ne comptait pas pour peu dans ce voyage. Je vais donc tout vous dire... et cependant, confidence pour confidence, commencez par me révéler la raison pour laquelle vous avez quitté le monde voici une éternité. Il s'agissait aussi, n'est-ce pas, d'une histoire d'amour? ».

« Non, mon très cher, ce n'était que par manque d'amour. Je veux bien vous le conter et n'en fais pas un mystère. Un soir, j'eus soudain le dégoût de cette vie soi-disant de plaisirs où les sentiments entrent pour si peu. Après une nuit encore plus licencieuse que les précédentes, je décidai de sauver le peu d'illusions qui me restait et de le cacher en cette terre. Ici, je reprends goût à la vie grâce aux livres, aux arbres, à la contemplation. J'ai mes chevaux, j'aménage ma demeure, je suis si bien guéri du monde que je commence à ne plus le détester ».

« Mais que se passa-t-il donc en cette nuit révélatrice ? ».

Rien de plus sans doute que ce que vous vîtes souvent. C'était un souper au Palais-Royal, le Prince avait réuni une douzaine de convives, libertins et femmes légères.

Je ne vous décrirai pas le menu, vous devez en connaître le déroulement. Au bout d'une heure, les valets étant congédiés, aucune gêne ne subsistait, les seins sortaient des robes et les mains s'égaraient. Au bout de deux heures, les lumières étant soufflées, tout le monde se trouvait nu et les caresses devenaient des étreintes. Ne me sentant aucun attrait pour la mêlée, je m'étais réfugié dans un fauteuil à l'écart, mais l'obscurité n'était que pénombre et je pris malgré moi médecine du spectacle. Sur les tapis, entre les bouteilles de champagne renversées, tous ces corps formaient d'étranges accouplements. Il y en avait peu de banaux et même les sexes se confondaient. Je vous citerai seulement un charmant abbé de nos amis qui étant pris à la fois comme homme et femme semblait s'en trouver fort bien. Enfin repu, tout ce monde s'assoupit sur ses positions. A ce moment, le Prince sonna son valet, se fit habiller et, selon sa coutume, alla consacrer le reste de la nuit aux affaires de l'Etat. Cette force de nature est peut-être admirable, mais sans imitation. Les domestiques durent venir ramasser les corps chancelants, les draper au hasard de vêtements froissés et les conduire jusqu'aux carrosses. Quant à moi, je sortis d'un pas ferme et ne consentis à me reposer que dans la voiture m'éloignant de Paris. Vous le voyez, les motifs de ma fuite sont bien ordinaires et, sauf à vous, je ne pourrais les faire prendre au sérieux ».

« Votre histoire m'attriste, mon cher Marquis, elle m'oblige à faire un retour sur moi-même et je m'aperçois que, si dix fois j'ai assisté à une scène semblable, si huit fois j'en suis sorti dans le même état d'esprit que veus, mon dégoût momentané n'a jamais su résister à une nuit de sommeil, à un verre de champagne ou à l'attrait d'une coquette inconnue. Vous aviez bien raison en parlant de ma légèreté. J'ai senti le vide du plaisir, la honte de cette vie licencieuse et pourtant, par vanité, par curiosité peut-être ou par mollesse, je n'ai jamais eu le courage de m'en arracher ».

« Il y faut en effet un peu de courage, mais vous êtes bien excusable d'en avoir manqué. Vous comprenez du moins qu'on puisse l'avoir eu et cela est déjà rare. Tant de liens attachent à cette vie mondaine, ne serait-ce que la gloire ou la nécessité de fréquenter la Cour. Dès que l'on n'y brille

pas on y est méprisé et il est plus facile de briller que de s'écarter. Et puis les femmes, l'avez-vous remarqué, ont un art admirable pour nous tenir attaché au plaisir. En ce siècle, elles ne se contentent plus d'être des proies plus ou moins faciles, elles sont devenues chasseresses. Il n'en est guère qui, le matin à sa toilette, sortant du lit d'un amant, ne médite déjà quel sera l'amant du soir. Son choix est fait avant le souper et, comme il n'est pas dans la nature de l'homme de résister lui qui n'est fait que pour l'attaque, la femme triomphe sans grand péril. Ils s'étonneraient fort, tous nos beaux conquérants, si on leur révélait qu'ils ne sont que des conquêtes et qu'ils manquent davantage de défense qu'aucune femme n'en manquât jamais».

«Mon cher Marquis, vous parlez d'or! J'aurai un joli succès en répétant ce paradoxe dès mon retour à Paris. Ah! malheureux! Voyez mon inconscience, je parle déjà de retour alors que je viens d'arriver et que vous me faisiez souhaiter à l'instant par votre exemple de ne jamais m'en retourner. Heureusement, je serai sauvé par l'amour qui perd tant d'hommes et sauve quelques élus. Mais que dis-je? Est-il possible de comparer ces amours basées sur le plaisir avec mon bel amour si tendre et si joli?».

«Enfin, Chevalier, consentirez-vous à me révéler le nom de cette merveille, de cette proie si bien ravie que vous me semblez prêt à lui servir de souper?».

«Ah! mon cher, ne vous moquez point ou je me tais! Connaissez-vous votre plus proche voisine, la Comtesse?».

«Quoi? Mais elle a plus de cinquante ans!»

«Aussi n'est-ce pas d'elle qu'il s'agit, mais de sa belle-fille. Une enfant de vingt ans à peine, mariée à un butor qu'elle ne vit que le jour de ses noces. Le Comte est perdu de débauche, chacun le sait, et la pauvrette vit si seule, abandonnée. Ah! quel mérite il lui faut pour paraître si gaie et vive. C'est un charmant oiseau auquel je me suis attaché, mais sa situation est sans tache et elle m'a donné un cœur neuf naïf, avide d'apprendre....»

«Tout beau, tout beau, mon cher! Ce charmant oiseau et vous-même me semblez bien faits pour voler ensemble. Mais, si je comprends bien, la belle est fort libre et rien ne vous oblige à cacher vos amours».

«Ah! que vous la connaissez mal. Elle est la seule femme à Paris qui tienne encore à sa réputation. Nos rendez-vous n'ont jamais été que furtifs, craintifs. Loin de déclarer ma conquête ainsi qu'il est de mode, elle la cache avec un soin jaloux. Ce n'est pas qu'elle craigne un mari ou une famille, mais le seul soin de son honneur la guide. N'est-ce pas un trait admirable? Et pourtant, elle m'aime, mon ami, et la preuve qu'elle m'en donne n'est-elle pas éclatante? Afin de concilier sa réputation et les penchants de son cœur, elle a consenti à tout quitter et à se réfugier au fond de cette province où elle ne sera qu'à moi, à moi seul, loin des ragots des salons».

«Ah! que cela est beau, j'en suis touché aux larmes! Pardon, mon ami, pardonnez cette ironie, je crois si peu à la vertu après le peu que j'en ai vu. Et pourtant, je veux vous croire, je partage votre confiance, je donne mon cœur fraternel à votre bien-aimée. Mais, dites-moi, pourquoi ne pas vous être invité directement chez la Comtesse-douairière? Elle passe pour fort légère encore malgré son âge et ne se serait sûrement pas offusquée

de recevoir l'amant de la femme de son fils. Surtout, ne me dites pas que seule votre amitié pour moi vous oblige à ce sacrifice car je ne vous croirai plus!».

«Vous avez raison et, quoique j'aie songé dès l'abord au plaisir de vous retrouver, je souhaitai un peu que ce ne fut qu'en voisin. Hélas! le voeu que j'émis de suivre ma belle était, paraît-il, irréalisable. La douairière est en effet fort légère dans le privé et met sur les genoux laquais et palefreniers, mais pour la façade elle est fort dévote, et, sitôt des écuries, du foin encore accroché à son dos, elle se précipite vers sa chapelle. Ses suivantes doivent compenser son inconduite par leurs vertus et elle souhaite que sa belle-fille soit de cire.»

«Ce portrait ne manque pas d'esprit, je l'avoue, et d'un joli sens de l'observation».

«Il est de ma jolie comtesse, laquelle me persuada que la seule solution était de me fixer assez près d'elle pour que, sortant tout le jour du fief familial sous prétexte de visites ou de promenades à cheval, elle me rejoigne facilement sous un toit ami. Vous étiez placé par les Dieux pour nous servir. Voici, mon cher, toute l'histoire».

«Oui, je crois que je suis au fait maintenant. Et je comprend que, soudainement, ces six mois de séparation entre nous vous aient semblé insupportables. Ne vous froissez pas, mon ami, moi qui n'ai pas d'amour j'ai bien le droit de me venger des vôtres par un peu d'ironie. De toutes façons je ne saurais que vous répéter ceci: cette maison est votre maison, votre maîtresse pourra en disposer comme de vous et sera reçue par moi, je vous le jure, avec un violent parti-pris d'amitié. Maintenant, si vous le permettez, je vais faire préparer votre appartement».

II

«Marquis, je vous cherchais et ai traversé tous les appartements avant de vous trouver. Pourquoi vous retirer ainsi dans cette obscurité? Votre mélancolie devient sauvage, mon très cher. Il est certain que la nuit est belle, que les étoiles ainsi reflétées dans les pièces d'eau peuvent inspirer une douce nostalgie de l'infini, mais quoi? la gaîté aussi a des charmes, la jeunesse, les lumières et l'humeur joyeuse sont les seules compagnes souhaitables à notre âge, et je vous disputerai si je vous retrouve dans ces contemplations moroses».

«Ah! comme on reconnaît bien là un langage d'amant heureux. Mon ami, soyez joyeux, entourez-vous de lumières et de rires, c'est bien puisque vous sortez des bras d'une maîtresse adorable. Mais, pour moi, laissez, je vous prie, ma solitude se bercer sur le sein de la nuit. La gaîté m'accable et je trouve mon bonheur à contempler des reflets d'étoiles comme je me contente de trouver sur vous un reflet d'amour... Mais assez de cela. Dites-moi plutôt comment vous avez quitté notre belle amie».

«Je viens de l'accompagner jusqu'à l'extrémité du parc. Son cheval blanc est parti au galop vers le soleil couchant, et je vous assure que c'était un magnifique spectacle de voir cette amazone dressée sur le fond du ciel, intrépide et royale. Quand je songe qu'une heure plus tôt elle se blottissait, mutine et si frêle, dans mes bras, je sens pour elle mon adoration redoubler. Car tel est son plus grand charme et il est incomparable: j'ai à chaque heure une maîtresse nouvelle, elle est tantôt Vénus et tantôt Per-

rette, savante et soudain ingénue, majestueuse ou lascive, puis voici un page gaillard! Ah! mon cher, que vous dire Elle est toutes les femmes et, toutes différentes, elle les éclipse toutes».

Chevalier, Chevalier, ne me parlez plus d'elle! Je bois vos paroles et pourtant elles me font mal. Pardonnez-moi, je ne sais ce que j'ai, une extrême sensibilité, sans doute... La solitude m'a si longtemps pesé, j'ai soif d'amour et, inexplicablement, en entendre parler me fait mal. Ne voyez là qu'un caprice de mon caractère qui était décidément très mal fait pour vivre en société».

«Je sais bien plus de vous que vous ne m'en dites et si j'osais... Mais d'abord, Marquis, nous n'avons guère eu l'occasion jusqu'ici d'en parler, donnez-moi nettement votre sentiment sur la Comtesse».

«Pourquoi cette fantaisie? Non, ne me le demandez pas. Ou plutôt, si, je veux vous répondre, afin que vous n'interprétiez pas au plus mal mon silence. Sachez que je la trouve charmante, elle m'a témoigné dès le premier instant une sympathie toute simple qui a commandé la mienne. Je la trouve vive et naturelle, elle a de l'esprit, de la gaîté, sans doute de la profondeur. Et surtout, elle est belle! Ah! Dieux, comme elle est belle! Mais je n'en dis que trop et il est délicat de parler sur cet adorable sujet, car une affection tiède vous décevrait et vous me croiriez aveugle, alors qu'une trop grande admiration risque de vous faire imaginer je ne sais quel sentiment caché dont vous auriez lieu d'être jaloux...»

«Je ne sais quel sentiment caché, dites-vous... Ah! mon ami, je sais fort bien, justement, quelle sorte de sentiment vous éprouvez et, croyez-moi, vous le cachez très mal. Malgré vos efforts, l'amour que vous portez à notre jolie comtesse éclate dans chacun de vos actes, car c'est bien de l'amour, n'est-ce pas?»

«Taisez-vous!»

«Oui, c'est bien de l'amour. Il est assez honnête pour se refuser à paraître, votre amitié pour moi vous condamne au silence, mais votre passion éclate et il faudrait ne pas vous aimer en retour pour pouvoir l'ignorer. Cette mélancolie qui vous fait fuir toutes présences, surtout la mienne, qui m'amène à vous découvrir, la nuit tombée, dans ce parc, rêvant aux étoiles, ce n'est pas là votre nature. Je vous connais trop pour que vous puissiez me le faire accroire».

«Taisez-vous, je vous en prie... Eh! bien, soit! Mais puisque votre amitié vous a fait découvrir un secret que je voulais cacher à moi-même, laissez-le reposer, laissez-le dans l'obscurité où je me suis réfugié avec lui. Vous savez bien que je ne voudrais pas paraître à la lumière avec ce sentiment sur mon visage. J'aime la Comtesse, oui, il m'est impossible de ne pas l'aimer, mais je vous aime aussi. L'amitié a quelques pudeurs pour se déclarer, mais elle peut être aussi forte qu'un amour, assez forte pour savoir l'étouffer».

«Et qui vous parle de l'étouffer? J'ai provoqué votre aveu pour faciliter le mien qui n'était pas facile. Il ne l'est guère encore, mais enfin nous sommes trop avancés. Voici donc ce que j'ai à vous dire, et je vous prie de me considérer comme un messager de bonheur et de ne pas laisser les préjugés mêler leurs aigres exclamations à ma voix. Votre amour pour la Comtesse, je l'ai su avant vous: dès que vous la vîtes vous avez semblé frappé de stupeur. J'ai compris que votre fuite s'expliquait moins par la

discrédition que par la mélancolie. La raison m'en parut évidente et j'ai souffert de vous voir souffrir. Croyez-vous qu'un ami puisse être heureux quand son ami ne l'est pas? Bien souvent, aux moments de la volupté, sur l'épaule de ma maîtresse, j'ai soupiré en pensant à vous, j'ai désiré sans y trouver malice que vous partagiez mon bonheur. Sentiment qui m'était naturel, mais inexprimable. Imaginez-vous que l'on dise à son amante: vous me comblez, mais je ne suis pas heureux parce que mon ami vous aime et que je souhaite vous voir dans ses bras? Et pourtant, seulement exprimée par mes soupirs, cette phrase fut entendue. Plusieurs fois, comme quelqu'un qui n'ose expliquer toute sa pensée, la Comtesse m'a parlé de vous, pour dire qu'elle vous trouvait charmant, qu'elle aimait notre amitié, qu'elle souhaitait la voir au-dessus des conventions, une sotte pudeur m'empêchait de répondre, j'aurais pu avancer votre bonheur de quelques jours. Enfin, aujourd'hui, avec cette moue enfantine qui est une de ses grâces elle m'a dit alors que nous reposions nus côte à côté: «Je sens votre chaleur à ma gauche, mais j'ai froid à ma droite, il y a là une place vide que votre ami devrait combler». Mon cœur a battu de reconnaissance et de joie. J'ai osé répondre: «Si vous le désirez, j'en serais heureux». Alors, elle a baissé les yeux, jouant l'ingénuité, pour dire: «Ce n'est certes pas à moi de conclure ...». Ah! mon ami, je ne l'ai jamais aimée avec tant de passion. Et, joie plus grande encore, tandis que je l'en remerciai dans une étreinte ardente, au moment fatal où son gémissement devenait cri, c'est vous qu'elle a appelé, c'est de votre nom qu'elle m'a caressé. N'est-ce pas merveilleux?»

«Merveilleux! Merveilleux! Ah! que me dites-vous là? Mon ami, je perds la tête, je n'ose vous croire. Ainsi, elle m'a remarqué, elle m'aime, elle désire mon amour? Et vous, vous consentiriez à me céder une part de votre trésor? Il y a là une grandeur qui m'écrase. Ah! mon frère, soyez sûr que je saurai l'adorer, et sûr que rien ne vous sera ôté par ce partage. Je l'inciterai à vous aimer toujours mieux, vous serez dans chacun de nos mots d'amour et mes caresses sauront, à leur tour, lui faire crier votre nom.»

«Je sais que je ne perds rien en vous introduisant dans ce paradis. N'ayez jamais la pensée que je puis être jaloux de vous. Au contraire, tous nos bonheurs seront décuplés. Alanguie par vos caresses, ma maîtresse m'apportera votre chaleur et je lui redonnerai la fougue que votre étreinte alanguira de nouveau. Je retrouverai vos baisers sur ses lèvres et vos mains se mêleront aux miennes pour éveiller encore son désir. Nous ne nous lasserons jamais de découvrir des jeux nouveaux et de nouvelles voluptés».

«Ah! Chevalier, rentrons vers la lumière. Je ne veux plus voir le reflet stupide des étoiles dans ces funèbres pièces d'eau. Venez dans ma chambre, nous finirons la nuit en imaginant les plaisirs de demain».

à suivre